

# RAPHAËL

## Conférence de M. J. B. Lagacé

Un grand nombre de lecteurs et surtout de lectrices nous ont manifesté le désir de voir s'ajouter aux résumés des conférences artistiques faites, à l'Université, par M. Lagacé, celui de l'admirable causerie qu'il a donnée sur Raphaël, au Monument National. Notre représentant a obtenu de M. le professeur la permission de satisfaire à la demande de ces lecteurs assidus de notre modeste feuille.

Lorsque sortant de l'autre tertium, de la fournaise ardente de la Sixtine, nous pénétrons dans les loges du Vatican, il semble que les murs d'une prison tombent devant nos pas et que, comme Dante arraché par Virgile aux horreurs des cercles infernaux, s'offre à notre vue le riant spectacle des vallées ombreuses de l'Elysée. Nous passons de la nuit peuplée de spectres au jour ruisseau de beautés. Car c'est le propre de Raphaël de tirer des réalités décevantes et caduques des délices sans fin, et de donner à nos rêves la forme la plus idéale. C'est lui qui a créé l'atmosphère morale où, depuis quatre siècles, vit le monde moderne.

La carrière de Raphaël, si brève et si prodigieusement féconde, a été parcourue sans une hésitation, sans un arrêt, dans la joie de vivre, dans l'ivresse de produire. Il naît à Urbino en 1483. Son père Giovanni Santi, fut son premier maître. Orphelin à douze ans, il reçoit les leçons de Timoteo Viti, puis attiré par la renommée du Pérugin, il se rend à Pérouse où il devient l'élève le plus aimé du grand maître mystique. Une révolution qui éclate en cette ville, en chasse le Pérugin. Raphaël désorienté revient à Urbino, puis va à Sienne. Enfin fasciné par la gloire de Florence, il y court pour éprouver la plus amère des déceptions. En face de Vinci et de Michel-Ange, il comprit que l'art qu'il croyait être une langue moitié apprise, moitié sue d'instinct, était toute autre chose au bout du pinceau des maîtres florentins. Il comprit que ce n'était pas uniquement de l'âme que venait la source de l'émotion artistique, mais que sans la vérité et la vie, tout mouvement de l'âme demeurait froid, inexpressible... bref que son éducation était à refaire. Il la refit. Ce fut à ce moment qu'il commença la série de ces Madones si tendres, si humaines, qui ont plus fait pour sa gloire que ses fresques les plus illustres et que ses plus merveilleux portraits. Toute critique échoue devant le tableau de ces chastes ivresses d'une mère et d'un enfant.

En dépit des siècles qui ont durci le cœur des hommes, les Madones de Raphaël ont gardé toute leur séduction première. Comment vieilliraient-elles puisqu'elles sont le poème, toujours nouveau, de ce qu'il y a au monde de plus divin, de plus sacré : l'enfance et la maternité? Ce thème plein de poésie et de tendresse, Raphaël, arrivé au succès, le reprendra, l'exaltera en gloire, lui prêterait la majesté des visions épiques ou célestes; mais toujours il y mettra la plus tendre, la plus douce, la plus pure de son âme. Le danger était qu'à force de répéter ce sujet, il tombât dans la mièvrerie et la fadeur. Mais il était trop profondément artiste pour s'oublier dans les succès faciles. "Et c'est précisément le caractère le plus étonnant de l'art raphaëlesque que cette perpétuelle fraîcheur, ce renouvellement continu, ce mouvement de génie qui jamais ne s'exprime deux fois de la même manière, et qui fait de chacune de ses œuvres comme l'abrégé de toutes les ressources de la peinture".

Ce séjour à Florence avait achevé la formation artistique de Raphaël, mais lui avait donné à peine la notoriété. Ce ne fut qu'à

Rome, en 1509, à l'âge de 26 ans, qu'il connut les enivres du triomphe. A la vue des esquisses que la jeune peintre avait préparées pour la décoration des appartements qu'il voulait habiter, Jules II fut tellement émerveillé qu'il congédia tous les artistes qu'il avait réunis pour accomplir cette tâche et en confia l'exécution à Raphaël. L'œuvre était telle qu'elle absorba toute son activité. Les résultats de son travail opiniâtre furent les merveilles de la Salle de la Signature: "la Dispute, l'Ecole d'Athènes, le Parnasse". Il y a là quelque chose qui tient du miracle. Comment, en effet, cet artiste qui n'avait exécuté jusque là aucun grand ouvrage, se trouve-t-il en mesure, subitement transporté au cœur de Rome, d'aborder, avec cette maîtrise souveraine, l'une des plus vastes harmonies qui aient été conçues par le cerveau humain? "A notre avis, c'est l'atmosphère même de la capitale du monde, chargée de toutes les pensées, de tous les idéaux qui germèrent dans le cœur des hommes, qui communiqua l'étincelle au génie de Raphaël". Jamais homme ne fut mieux servi par les circonstances. Déjà sa bonne grâce, son aménité autant que son talent, suffisaient à lui attirer l'affection de quiconque l'approchait; il eut à son service toutes les intelligences et tous les cœurs. Il n'aurait pu réussir à répandre aux commandes de Jules II et de Léon X, s'il n'avait eu pour le seconder toute une armée de jeunes artistes qui travaillaient sous ses ordres. Léon X, en plus des gigantesques entreprises de décoration, le chargeait de l'organisation de ses fêtes pompeuses et de la prompte réalisation de ses dispendieuses fantaisies. A la mort de Bramante il fut, de plus, obligé d'assumer le fardeau de la direction de St-Pierre. Plein de confiance dans sa jeunesse et dans sa prodigieuse facilité, Raphaël, non content de travailler à St-Pierre, construit encore des palais particuliers et entreprend la restauration de la Rome antique. Sa réputation s'étend au loin. Tous les mécènes veulent un tableau, signé de sa main: c'est Alphonse d'Este, Isabelle de Mantoue, François I. De tous les points de l'Italie et de l'étranger, d'innombrables élèves viennent lui demander des conseils. Il ne traverse plus les rues de Rome qu'escorté, comme un prince, d'une cour d'admirateurs.

La fortune et les succès achevèrent de faire de cet être, de complexion délicate et de visage charmant, un très grand seigneur. C'était un étonnement pour tous que cet adolescent aimable fût un si incomparable artiste.

Aimable! C'est là tout le secret du miracle de sa vie. C'est aussi l'essence rare de son génie. Alors que l'histoire des artistes de son époque, ne nous raconte que morts violentes et tragiques aventures, Raphaël se détache de ce milieu farouche "le sourire aux lèvres, l'étoile au front". Sa vie est une apothéose. "Il naît, il éblouit le monde et s'éteint dans sa gloire comme le soleil".

Sa vie minée par des travaux excessifs, par une dépense exagérée de l'intelligence, par de véritables extravagances de génie, s'est brisée au premier choc. D'excès, Raphaël n'en commit que dans le travail et la version qui le représente succombant à de fâcheux désordres est une basse calomnie. On croit, aujourd'hui, qu'il a été terrassé par une de ces fièvres pernicieuses, si fréquentes à Rome. Après trois jours de maladie, le Vendredi Saint de l'année 1520, Raphaël expirait à l'âge de trente-huit ans. A cette nouvelle, Rome fut dans la consternation. A la tête du lit de parade où fut

exposé ce qui restait du divin Urbinate, ses élèves, dans une noble pensée, érigèrent l'œuvre inachevée, la Transfiguration, à laquelle il travaillait encore, la semaine précédente. Ainsi plana sa dernière pensée sur son beau corps inanimé. Et une femme, pleurant en silence dans la chambre recueillie, celle-là même qui avait été le rayon d'amour de son doux génie et que, sans la connaître, l'on appelle "La Fornarina".

x x x

L'influence que ce sublime auteur de la Madone de St-Sixte exerça sur les hommes durs et cruels de son temps, il continue de l'exercer sur les hommes désabusés et blâsés du nôtre; car il est la jeunesse, la beauté, l'amour et c'est ce par quoi il recueille et conserve à l'âme "la sève des sentiments" ce par quoi il imprime à ses créations un cachet d'éternité,—cette ivresse d'une inaltérable jeunesse, cet enivrement d'un amour sans fin.

L'un des traits dominants de cet harmonieux génie, c'est le respect ou "la piété envers le passé." Venu à une heure où il restait peu de chose à découvrir en fait de technique, il a pris à l'exemple des Grecs, l'art au point où il l'avait trouvé pour le conduire au sommet de la perfection. Son respect va si loin qu'il se fait "sauveur" d'un passé qui, sans lui, eût été voué à l'anéantissement et à l'oubli. Il ne craint pas d'introduire dans ses tableaux des morceaux entiers ravis à ses prédécesseurs ou à ses contemporains. C'est ce que ses destructeurs ne lui ont pas pardonné. Cet éternel emprunteur prend son bien où il le trouve et compose ses chefs-d'œuvre de éléments qui lui semblent les plus propres à révéler sa pensée, se contentant de répandre, sur l'ensemble des matériaux amassés la lumière de son génie. Si l'on déroule la succession de ses œuvres, l'on parcourt le cycle entier des sciences et des arts, des sentiments humains et divins; on y trouve l'antiquité et les temps modernes, l'épopée et la satire, l'allégorie et la narration, la poésie et l'histoire, le rêve et l'amour. Voilà pourquoi les jugements portés sur Raphaël sont si divers. Il est un mot qui paraît résumer le secret du magnétisme qu'exerce sur nous cet art doux et fort à la fois, et c'est l'équilibre. L'équilibre des énergies agissantes dont chacune, puissante et féconde, accomplit tout entier son propre rôle, sans contrarier ni entraver l'action contiguë. Cet équilibre ne se fait pas seulement sentir à la surface de la vie manifestée, mais jusqu'au plus intime de l'être pensant, si bien que Raphaël nous apparaît comme le spécimen le plus accompli de l'artiste en qui toutes les facultés se font contre-poids et s'harmonisent dans l'effort total. Son œuvre entière est imprégnée de la lumière de l'idéal; c'est une clarté dans la pensée, une limpidité dans l'expression, une pureté et une correction dans la ligne, une splendeur dans l'ensemble, une finesse dans les détails. Un tableau du maître, mais c'est un tout lié, sans inutilités futilités ni digressions encombrantes. Tendresse et suavité; telles sont ses qualités dominantes. A travers la poésie des formes et des couleurs, circule un souffle puissant qui répand une substantielle fécondité. A travers toute son œuvre, un flot jaillissant de vie supérieure s'écoule sans violence, secret et intime. On le devine plutôt qu'on ne le voit comme on respire parfois la fraîcheur d'une source d'eau vive avant d'en découvrir le filet d'argent, filtrant à travers les mousses sous les arceaux des pâquerettes inclinées.

Simple jusque dans ses profondeurs, Raphaël garde toujours en face du monde une nouveauté de cœur comme une éternelle fraîcheur de sensation. Il semble qu'il recommence toujours à vivre, qu'il retrouve — à chaque effort nouveau — plus vive la force de sa pensée réfléchie, plus neuve l'insouciance naïveté de son âme étonnée. L'on a pu dire, avec raison que "cette simplicité et cette ingénuité d'esprit, allées à la grâce et à la tendresse, font la puissance de l'artiste, son action irrésistible sur l'âme de la foule, laquelle n'est point analyste, mais contemplative, point raisonnée, mais instinctive et dans une peinture, comme dans un livre cherche surtout la réalisation de ses désirs, la satisfaction de ses besoins et le spectacle de sa vie, dans les rêves, les illusions, les souffrances et les joies dont elle est faite de l'aurore au déclin". C'est parce qu'elle a trouvé dans Raphaël la réalisation de son rêve le plus doux, qu'elle a résumé dans ce mot : une beauté de Madone — entendez par là une Madone de Raphaël — toute la sublimité de la vie: l'enfant et la femme; la beauté et l'amour.

Le titre le plus glorieux de Raphaël, c'est d'avoir résumé les conquêtes de la Renaissance et d'en avoir présenté les merveilleux résultats en une suite de chefs-d'œuvre qui tantôt nous élèvent jusqu'aux abstractions les plus sublimes, et tantôt nous font voir "les choses humaines sous un jour qui les grandit sans les défigurer". C'est ce qui constitue son incontestable supériorité non seulement sur les artistes de son époque, mais encore de tous les temps.

C'est donc avec raison que le monde entier a placé Raphaël au premier rang des dieux de l'art, sur ce trône d'or où sont assis, le front ceint du diadème symbolique, Homère, Phidias, Appelle, Dante, toute la pléiade des génies qui ont le mieux honoré et glorifié l'humanité. De tous ces dieux, il est le plus jeune, le plus beau, le plus heureux; il apparaît comme l'Apolon qu'il a représenté au sommet du Parnasse, entouré du chœur des Muses, dans toute la splendeur de sa souriante immortalité.

J.-B. D.

SIMPLE BILLET.

## "SERVIR"

C'est là le titre d'une tragédie que M. Henri Lavedan fait représenter ces jours-ci sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt.

Cette pièce théâtrale est intéressante à un double point de vue. Elle prouve l'évolution de M. Lavedan, sinon vers un catholicisme intégral, du moins vers une saine doctrine; et elle donne à la jeunesse de grandes leçons de patriotisme et d'obéissance.

Elle a fourni à M. Robert Facque la matière d'un solide article, qui a paru dans la "Vie Nouvelle" et dont je détache le passage suivant. Je ne sais pas ce qui m'empêche de le dédier au "Pays", ce journal dont l'habitude est de s'adresser aux étudiants de Laval que les éphémères, injurieuses d'après lui, de "fils soumis et obéissants".

Il verra que nous n'avons pas aussi tort, qu'il semble l'indiquer, de nous soumettre et d'obéir.

"L'individualisme orgueilleux dont nous avons tant de peine à dégager nos pensées, à obscurcir en nous la claire notion de l'obéissance. Parce qu'elle exige le sacrifice de préférences, d'opinions, de volontés même, cette vertu est des plus difficiles à pratiquer. Mais l'étrange sophisme que de prétendre que, parce qu'elle contrarie l'égoïsme si fort en nous, elle soit marquée de servitude! Au contraire, suivant la forte expression du comte de Mun: "l'obéissance est le plus décisif usure que l'homme puisse faire de sa liberté": elle le constitue maître de lui dans la soumission même qu'il apporte volontairement aux disciplines supérieures imposées par les conditions de son existence; elle lui donne le sens de la mesure de l'ordre, et, le cas échéant, le rend apte à commander".

Ainsi "servir", obéir, n'est point être esclave.

Pour terminer ce billet, je ferai remarquer que quelques-uns me reprocheront d'avoir écrit ces lignes dans l'"Etudiant". Je leur ferais trop d'honneur, si je daignais leur répondre. Eux ne rougissent pas de tourner en ridicule des idées que nous savons bonnes, nous, ayons autant de courage, et, mettant de côté tout respect humain et tout amour-propre, disons, forts de la liberté que nous avons d'exprimer nos idées, que ce ne seront pas les rires moqueurs de celui-ci ou de celui-là qui nous feront mettre notre drapeau en poche.

A bon entendeur, salut.

Alphonse de la ROCHELLE.



La rumeur vient de nous annoncer que nous avons à Laval l'émule de Gargantua en la mince et fluette personne de Monsieur H. B. . . E.E.L. Il est grand comme la moitié d'un, large comme le tiers d'un petit homme, et il mange comme dix gros hommes. N'en soyez pas surpris : il fait ses délices de l'EAU DE RIGA.